

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5^{ème} étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4^{ème} étage, et frappa porte gauche. À peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

Debout dans le hall, elle hésita un instant — la porte venait de se refermer derrière elle avec un claquement sec — avant de faire volte-face. En posant la main sur la poignée, elle nota sa forme étrange en tête de sphinx, puis constata, perplexe, que la porte ne s'ouvrait plus. Tandis qu'elle scrutait l'encadrement à la recherche d'une explication (un système de sécurité ?), la voix résonna de nouveau dans son dos :

« Par ici, voyons, dernière porte à gauche ! »

Résignée, Marion avança dans le couloir faiblement éclairé. Seules les poignées des portes luisaient d'un éclat doré. Pour ce qu'elle en voyait, toutes avaient cette forme de sphinx. Devant la dernière porte à gauche, elle n'eut pas le temps d'hésiter : celle-ci s'ouvrit brusquement. Un homme très grand, dont elle distinguait mal les traits, s'écarta pour la laisser entrer. Son estomac se serra furtivement. (Avait-elle peur ? Non, décida-t-elle). Elle fit quelques pas dans la pénombre de la pièce.

L'homme referma la porte derrière elle et Marion se demanda brièvement si celle-ci aussi lui résisterait, le cas échéant. Son corps était curieusement mou et tranquille. Dans la pièce flottait une odeur d'after-shave vaguement familière. Elle s'assit sur un fauteuil qu'elle n'avait pas vu l'instant d'avant. Le géant prit place en face d'elle.

— Comment vas-tu, Marhuète ?

Quelque part dans ses souvenirs, *quelque chose* frétila.

— Je m'appelle Marion, déclara-t-elle d'un ton mal assuré.

— Pour moi tu seras toujours Marhuète, répondit-il et au son de cette voix prononçant de nouveau ce sobriquet, le *quelque chose* s'étira et remonta, ploup ! à la surface de sa conscience.

— Papy ?... Son visage apparaissait de plus en plus distinctement à présent.

— C'est bien moi, oui. J'ai pensé qu'une petite visite pourrait te faire du bien.

Une vague de chaleur balaya le corps de Marion de haut en bas. Ce grand-père qu'elle aimait et craignait tout à la fois, pourquoi déjà ? Elle ne s'en souvenait plus.

— Viens avec moi, retournons dans ma maison d'autrefois, tu veux bien ?

Il lui prit la main sans attendre sa réponse, l'entraînant dans un coin de la pièce où une porte qu'elle n'avait pas vue s'ouvrit face à eux.

Elle découvrit une étendue de gazon impeccable, traversée par une allée qu'encadrait de grands buis taillés en hélice. Tout au bout, Marion distinguait une maison cossue en pierres dorées dont les ouvertures régulières, à l'étage, surmontaient de grandes porte-fenêtres. Sur la terrasse cernée de balustrades, une petite fille sautillait en chantant une comptine. « *Il était un petit homme, piruette, cacahuète* »... Marion reconnut cette façon particulière d'articuler les *ou* en les transformant en *u* pointus. Ses camarades s'en étaient beaucoup moqués, ce qui lui avait valu ce surnom, Marhuète. Cette petite fille aux yeux vairons qui chantonnait au soleil, c'était elle, à sept ans.

Marion s'approcha de la terrasse avec la sensation de flotter. Marhuète continuait à fredonner, tout en jouant à une marelle imaginaire. Elle s'interrompit brusquement en entendant un crissement de pneus sur l'allée. Une voiture à la carrosserie vert sapin venait de s'arrêter au pied des marches de la terrasse. Un jeune homme corpulent aux moustaches fournies en sortit. Marion ne pouvait détacher ses yeux du visage de cet homme. Le connaissait-elle ? Pendant que son esprit retournait cette question, Marhuète disparut à l'intérieur.

L'instant d'après, Marion se tenait sur le seuil d'une pièce sombre donc elle distinguait à peine les murs tapissés de livres. « Bibliothèque », pensa-t-elle, et la main glaciale de l'effroi lui empoigna la nuque. Sortant de sa torpeur, elle fit demi-tour et se propulsa dehors. Dans le fond du jardin, elle retrouva l'appartement par lequel elle était arrivée, qu'elle traversa comme une flèche jusqu'à l'entrée. Cette fois, la porte s'ouvrit. Sur le palier du 4^{ème} étage, Marion sentit son cœur s'apaiser. Elle respira profondément, trois fois.

— Nous allons en rester là pour aujourd'hui, suggéra le thérapeute d'une voix douce. À quel étage étiez-vous exactement, cette fois ?

— Au quatrième, je crois.

Marion eut un rire surpris.

— Très bien. Cela signifie que vous en avez probablement terminé avec votre père, au 5^{ème}. Vous faites des progrès considérables. Je pense qu'une ou deux séances supplémentaires devraient permettre de vous soulager.

— Vraiment ? articula Marion d'une voix pâteuse.

Ces séances avaient tendance à l'épuiser. Elles généraient aussi une forme de frustration car elle n'en voyait pas l'efficacité. Marion souffrait d'une pathologie peu commune : la phobie des bibliothèques. Pour être exact, cette phobie s'étendait désormais à tout espace garni de livres, y compris les librairies. Son métier de biographe nécessitait qu'elle se documente

constamment ; elle avait donc recours à différentes stratégies. Elle commandait ses livres sur internet et, lorsqu'elle ne pouvait faire autrement, demandait à ses amis de récupérer pour elle un ouvrage réservé sur le site d'une bibliothèque.

Marion avait tout essayé : les plantes, les anxiolytiques, une thérapie cognitive et comportementale, des séances de sophrologie. Elle s'était même abonnée à une appli de méditation et y consacrait trente minutes quotidiennes. Elle avait néanmoins l'impression que son problème empirait. Au simple mot « bibliothèque » Marion sentait désormais la sueur perler entre ses omoplates.

Lorsqu'elle était tombée sur cet article en ligne vantant les bénéfices de l'hypnose, elle avait sauté le pas. Elle avait plusieurs fois remarqué la plaque d'un praticien au numéro 32 de sa rue. Son nom lui plaisait beaucoup : R.Ohm. Homère à l'envers, avait-elle pensé en se souvenant que l'article comparait l'expérience de l'hypnose à une véritable « odyssée intérieure ».

Après son premier rendez-vous, au cours duquel Mr Ohm lui avait détaillé le processus en termes très imagés, Cyril et elle en avaient plaisanté.

- « Emprunter les passages secrets de ton espace mental, regarder derrière les portes, soulever les tapis » : on dirait qu'il parle d'une bicoque hantée !
- Eh ! N'oublie pas que c'est de mon inconscient dont tu parles. Je préfère manoir, si ça ne te dérange pas.

Lorsque Marion était revenue de la première séance d'hypnose, la semaine suivante, Cyril lui avait demandé :

- Quel coin du manoir as-tu exploré aujourd'hui ?

L'esprit encore ébranlé par l'expérience qu'elle venait de vivre, Marion n'avait pas perçu pas la note d'humour dans le ton de son compagnon. Elle lui avait répondu machinalement « Le cinquième étage » et Cyril, pensant qu'elle filait la plaisanterie, s'était esclaffé. Après quelques secondes d'incompréhension mutuelle, Marion avait expliqué :

- Pour initier l'état de conscience modifié ou, pour faire simple, l'état d'hypnose, le thérapeute m'a demandé d'imaginer que je descends des escaliers en comptant les étages. Je me suis arrêtée au cinquième.
- Ah... et qu'as-tu trouvé, au cinquième ?
- Mon père. Mon père en train de mourir, pour être précise.

Cyril connaissait l'histoire de ce père mort prématurément d'une maladie neurodégénérative, les visites et les soins que Marion lui avait prodigué pendant des mois — jusqu'à son décès cinq ans auparavant.

— Je me suis revue le laver, lui parler, lui prendre la main... J'étais comme dissociée de mon propre corps et j'assistais à la scène de l'extérieur. C'était à la fois doux et très difficile... Je ne sais pas encore quel rapport ça peut avoir avec ma phobie mais je sens que c'est lié.

Cyril et Marion avaient déjà échafaudé de nombreuses hypothèses quant à l'origine de cette peur handicapante. Les symptômes invalidants étaient apparus peu après la disparition de ce père qu'elle chérissait. Ils avaient pensé que son traumatisme était lié à la mort de celui-ci. En y réfléchissant, elle avait toujours ressenti un vague malaise lorsqu'elle était environnée d'étagères garnies de livres. Mais elle l'avait mis sur le compte d'une légère claustrophobie. Lors des rendez-vous suivants, Marion avait exclusivement fréquenté ce cinquième étage, et la sensation de douceur perçue à sa première visite s'était amplifiée. Au sortir de l'hypnose, elle éprouvait une forme d'apaisement.

Ce jour-là, c'était la première fois qu'elle s'arrêtait à l'étage précédent... et qu'elle était confrontée à l'objet de sa phobie. En réponse à Marion qui s'interrogeait sur la signification à accorder à ce nouveau souvenir, Cyril proposa :

— Peut-être as-tu vécu un événement traumatisant dans cette pièce, chez ton grand-père ? Elle haussa les épaules. Elle savait qu'il cherchait à l'aider, tout en ayant parfois un doute sur ses motivations réelles. Dans les faits, c'était souvent lui qui se dévouait pour récupérer ses livres.

— Impossible de le savoir. Je n'ai pas réussi à dépasser la porte. Malgré ses efforts pour paraître détachée, sa voix avait tremblé. Depuis son réveil, chez le thérapeute, elle avait senti grandir son découragement. Si même sous hypnose elle n'arrivait pas à franchir le seuil d'une bibliothèque, comment espérer pouvoir un jour le faire dans la vraie vie ?

*

Passées les instructions successives du thérapeute à se détendre, qu'elle connaissait désormais par cœur, Marion entama sa descente dans le « manoir ». La voix de Mr Ohm, son rythme lent, sa diction précise, la guidaient aussi sûrement que s'il lui avait tenu la main.

Alors qu'elle atteignait le 4^{ème} étage, la porte gauche s'ouvrit toute seule. Tout au bout, son grand-père lui fit un petit signe : « Viens ! Tu connais le chemin ». Marion eut à peine le temps de le rejoindre ; déjà, elle retrouvait la maison aux pierres dorées. La pièce sur le seuil de laquelle elle se tenait était une cuisine. Les persiennes entrecroisées plongeaient la pièce dans la pénombre, mais elle repéra tout de suite Marhuète. Celle-ci, vêtue d'un short et d'un

débardeur usés, était debout sur un tabouret. Occupée à fouiller dans un placard, elle jetait des coups d'œil furtifs par-dessus son épaule. Marion la vit s'emparer d'une plaquette de chocolat, qu'elle cacha sous son tee-shirt avant de redescendre de son perchoir.

Marhuète sortit de la cuisine et emprunta un long couloir. Marion ne pouvait détacher son regard de cette petite fille, dont elle reconnaissait les jambes maigrelettes et les épaules osseuses, qu'elle avait si souvent vues en photo et qui étaient toujours source d'étonnement — désormais, à vingt-huit ans, le squelette de Marion disparaissait sous des formes généreuses.

Après avoir écouté un instant les voix provenant de la terrasse, Marhuète ouvrit doucement une porte. Marion s'apprêtait à la suivre dans la pièce sombre quand elle reconnut la bibliothèque. Elle se raidit instantanément, comme un cheval devant l'obstacle. Incapable de faire un pas de plus. Dans son état de conscience modifiée, Marion sentit poindre la colère de ne pas parvenir, cette fois encore, à surmonter sa peur. C'est alors que la voix toute proche de son grand-père résonna dans son dos : « Tu n'as rien à craindre ». Une pression douce mais ferme entre les omoplates la poussa vers l'avant. Elle pénétra dans la pièce en état d'apnée.

D'abord, les rayonnages dont la pièce était tapissée semblèrent converger vers elle, menaçants. Au bord du malaise, elle parvint à aspirer un peu d'air avant de suspendre de nouveau son souffle. Son regard affolé cherchait une issue quand elle remarqua Marhuète, assise par terre à côté d'un gros fauteuil. La petite fille, le visage maculé de chocolat, était absorbée par la lecture d'un gros volume à la couverture de cuir vieillie. Marion se concentra sur Marhuète dans l'espoir de faire abstraction du lieu. La petite fille tournait les pages en s'arrêtant longuement sur les illustrations. Son visage était empreint d'une curiosité heureuse, esquissant de petits sourires au détour des pages. Mais alors qu'elle était parvenue à la moitié du livre, un cliché glissa sur le sol. Lorsqu'elle s'en empara, son expression se figea. Elle le fixa, la bouche entrouverte, avec ses yeux qui n'en finissaient plus de s'arrondir, sans prêter attention aux bruits de pas qui approchaient dans le couloir.

Marion se pencha par-dessus l'épaule de la petite fille et regarda la photo. Il lui fallut quelques secondes pour décrypter l'image. Alors, elle suffoqua.

Marion était en nage lorsqu'elle reprit conscience. La première chose qu'elle vit en ouvrant les yeux fut le sphinx doré posé sur les étagères de Mr Ohm. Elle avait toujours évité de regarder ces rayonnages et ne l'avait jamais remarqué. L'animal donnait l'impression de sourire. Quant au thérapeute, il souriait aussi.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

— Bien... ? À vrai dire, Marion se sentait plus bizarre qu'autre chose.

— Vous êtes entrée dans cette bibliothèque. Et vous y êtes restée, ajouta Mr Ohm en levant un index satisfait.

Le mot bibliothèque ne produisait plus le moindre tressaillement dans sa poitrine, se dit Marion en acquiesçant. Prudemment, elle tourna son regard vers les étagères du thérapeute. Les livres y étaient rangés par taille. Sur chaque niveau, les volumes formaient un escalier descendant de gauche à droite. Elle attendit la bouffée d'angoisse, qui ne vint pas.

— Vous souvenez-vous de ce que vous avez vu, dans cette bibliothèque ? questionna Mr Ohm en plissant les yeux.

— Des livres ? hasarda Marion. Elle voyait distinctement Marhuète assise en tailleur, un gros volume ouvert sur ses genoux.

Mr Ohm hésita. Puis il croisa les mains sur son bureau et hocha la tête d'un air rassurant.

— Très bien Madame Cosse. Je crois que nous en avons bel et bien terminé.

Marion se leva et défroissa sa jupe. Elle sentait vibrer en elle la certitude que sa phobie s'était envolée. Elle se planta néanmoins devant la bibliothèque fournie de Mr Ohm, pour en être sûre. Une ou deux minutes passèrent tandis qu'elle guettait le serrement familier dans sa poitrine : rien. Elle se tourna vers Mr Ohm et pour la première fois, il la vit sourire. C'était comme si l'on avait allumé son visage de l'intérieur. Il accueillit avec un flegme calculé ses remerciements empressés, tandis qu'elle gardait sa main dans les siennes.

Lorsqu'elle fut partie, il inspira profondément et s'installa sur la méridienne qu'elle venait de quitter. Dans la pièce flottait encore le parfum aux accents de rose de cette patiente particulière. La première fois qu'elle s'était présentée, ses yeux vairs l'avaient perturbé au point qu'il avait eu du mal à débiter son discours pourtant bien huilé sur ses méthodes. Il avait dû avoir recours — il en avait honte à chaque fois qu'il y repensait — à des images peu orthodoxes (n'avait-il pas évoqué des passages secrets, des tapis... ?) Marion Cosse l'avait écouté sans l'interrompre en le fixant avec attention de son regard dissymétrique.

Rodrigue Ohm se remémora le soulagement et la joie de Marion sortant de son cabinet un moment auparavant. Le problème qui l'avait amenée chez lui était réglé : elle n'aurait plus jamais peur des bibliothèques. Il sentait néanmoins le remords lui mordiller le ventre. N'aurait-il pas dû révéler, qui plus est à une biographe, le trauma à l'origine de sa phobie ? En pareil cas, sa déontologie lui commandait de le faire. Pourtant, il n'avait pas mentionné la photo que Marion lui avait décrite d'une voix monocorde mais qu'elle avait oubliée sitôt réveillée. Un cliché sur lequel figurait sa mère, enceinte et souriante, enlacée par un homme moustachu que Marion avait dit ne pas connaître. Un homme dont l'identité ne faisait

cependant aucun doute : ses deux iris avaient, comme elle, une couleur différente — l'un brun, l'autre bleu acier.